

## COPENHAGUE

### Où est décidé le voyage

Nul, parmi les innombrables voyageurs qui, depuis le Déluge et jusqu'à la première année de la liberté française, par eau ou par terre, en barque ou en bateau, à pied, à cheval, en voiture fermée ou ouverte, en ligne droite ou courbe, se sont transportés ou se sont fait transporter, avec ou contre l'un des quatre vents de l'univers, nul ne fut plus apte à ce projet que la personne, par ailleurs insignifiante, qui joue le premier rôle dans cette histoire de labyrinthe. A vrai dire, je n'avais pas seulement la plus grande envie, mais plutôt toutes les raisons imaginables pour entreprendre ce voyage. Le sagace Sterne<sup>1</sup> a réparti tous les individus sans occupation définie qui quittent leur domicile en quatre groupes : ceux qui voyagent surtout pour cause de défaillance physique ou intellectuelle, ou par nécessité impérieuse, ou pour n'importe quelle raison, ou purement et simplement sans aucune raison. En réalité j'appartenais, au sens le plus fort du mot, à ces quatre groupes. En un mot, je voulais voyager parce que mon corps était malade, parce que mon âme était souffrante, parce que toutes les circonstances m'y contraignaient, et enfin parce que je ne voyais pas de raison qui m'eût empêché de le faire. Le soleil lui-même — je ne veux pas dire Phoebus, car, pas plus qu'un historien un voyageur ne doit avoir de religion, et donc pas davantage une religion païenne —, le soleil lui-même m'éveilla un beau matin quand ses rayons me piquèrent les yeux si longtemps qu'ils s'ouvrirent finalement, et je sautai de mon lit : « Me voici ! m'exclamai-je. C'était un jour de mai magnifique. La terre entière semblait tout comme moi s'éveiller dans les bras du ciel. D'obscurs pressentiments de ravissements indescriptibles traversaient mon cœur. Tous mes sens paraissaient plus aiguisés sous l'impression d'une nature nouvelle — mon imagination dotait de facettes nouvelles tout ce qui m'entourait. Ma prière s'élevait sur des ailes plus légères au-dessus de la création entière. De ma vie, je ne m'étais senti aussi totalement éveillé. Qu'est-ce à dire ? m'interrogeai-je. Un voyage de Copenhague à Kiel — de Copenhague à Kiel ou de Haderslev à Kiel, cela revient en somme, surtout par mer, au voyage de Gert Westphaler<sup>2</sup> — mérite-t-il semblable solennité ? Et si on le prolongeait ensuite jusqu'a

---

<sup>1</sup> Laurence Sterne, écrivain anglais (1713-1768), auteur du Voyage sentimental, particulièrement cher à Baggesen.

<sup>2</sup> Personnage de la pièce Gert Westphaler (scène vin) de Ludvig Holberg, écrivain danois (1684-1754), né à Bergen (Norvège), une des figures majeures de la littérature du Nord, au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Pymont ? Les larmes ne jailliraient-elles pas de tes yeux comme si tu avais l'intention de faire un voyage au Mont-Blanc ou à Paris — ou en Orion ?

Je ne me comprenais pas moi-même — il y a des millions d'instant où nous ne nous comprenons pas nous-mêmes —, je pleurais et je ne savais pas pourquoi je pleurais — pas plus que le nouveau-né qui, pour la première fois, s'éveille sur le sein de sa mère et ne comprend pas. Mais vous, Créatures célestes dont le regard plus perçant vole à travers le temps et l'espace, libérées de toute entrave de la fallacieuse matière, Vous, Invisibles, qui parfois nous glissez à l'oreille, en rêve ou dans nos rêveries, les secrets de l'avenir, Vous, vous l'avez compris, et avez souri de mon trouble. Je me sentais dispos. A demi mort d'une langueur qui, cinq années durant, n'avait cessé de croître, j'avais eu, jadis, toutes les peines du monde, chaque soir, à retenir en moi suffisamment de vie pour dormir. En pure perte ! Depuis les débuts de mon existence, tout au long de vingt-cinq années de souffrance allant jusqu'au désespoir, les soucis avaient grandi jusqu'à devenir les chagrins de l'adulte. La douleur, finalement, m'assommait vers la fin de la nuit. Quel changement ! Si la seule idée du voyage à Pymont était capable d'opérer un tel miracle, que ne ferait le voyage lui-même, que ne sauraient faire les eaux de Pymont ? pensai-je. Il faut vouloir — et tout le reste va de soi. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Et, je peux le dire en ma faveur, je voulais le plus gravement du monde. Tout mon être n'était que volonté.

Je voulais que ce voyage fût pour moi le plus utile, le plus divertissant, le plus heureux ; de même que je veux en cet instant qu'il devienne pour le lecteur le plus instructif, le plus merveilleux et le plus agréable qui ait jamais été imprimé — mais pas chez l'imprimeur Schultz<sup>3</sup> car, pour autant que je sache, il n'est encore rien sorti de semblable de ses presses, pas plus que chez n'importe quel imprimeur d'Europe ou d'Amérique qu'on puisse imaginer.

---

<sup>3</sup> Éditeur de la Cour et de l'Université, à l'époque.